



© Robert Mailloux/La Presse

« Peu [de jeunes femmes] investissent les postes de pouvoir. [...] Si elles ne le font pas à 20 ans, comment le feront-elles plus tard? » — Julie Bouchard

Rebelles avec causes

Elles ont 20 ans... et des poussières. Leurs mères et leurs grands-mères ont bataillé pour l'égalité entre les hommes et les femmes. On leur dit que c'est gagné. Pourtant, des campus à la rue, plus planétaires que sectaires, elles s'engagent sur tous les fronts, bousculant au passage le féminisme de maman.

par Anne-Marie Brunelle

Le 31 mars 2005, Julie Bouchard a raté son rendez-vous avec *La Vie en rose*. Censée participer ce soir-là à la fête au Lion d'Or, elle a été prise ailleurs, à négocier avec le ministre de l'Éducation Jean-Marc Fournier un système de prêts et bourses plus équitable. Présidente de la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ), figure de proue de la mobilisation étudiante qui embrasait la province, appréciée des médias pour sa clarté, Julie Bouchard déplorait cependant, dans le message d'appui envoyé à *La Vie en rose*, la faible représentativité des femmes aux postes électifs des associations étudiantes et « l'image qui perdure d'un mouvement largement occupé par les gars ».

En entrevue quelques mois plus tard, elle répète qu'elle était souvent la seule fille autour de la table. « Je ne focusais pas là-dessus, mais c'est sûr que ça se remarque », dit-elle. Elle retire de cette année de mobilisation que la place est à prendre pour les femmes, « dans le milieu étudiant comme dans la société en général ». Elle considère cependant que la relative absence de jeunes femmes dans les exécutifs des associations n'empêche pas de soulever leurs préoccupations : « La FECQ, par exemple, se soucie des conditions économiques des étudiantes monoparentales. »

Féministe? Julie Bouchard hésite : « Ça dépend de la définition. Mais oui, je pense qu'il y a beaucoup de tra-

vail à faire pour que, dans les faits, on atteigne l'égalité. » Pour elle, la sensibilisation auprès des jeunes femmes est prioritaire : « Peu d'entre elles investissent les postes de pouvoir. On doit s'en préoccuper. Si elles ne le font pas à 20 ans, comment le feront-elles plus tard? »

Cette sensibilisation prend parfois des formes bien concrètes. « Durant l'occupation du cégep du Vieux-Montréal, au printemps 2005, beaucoup de personnes, pas juste des femmes d'ailleurs, ont constaté que les rôles se recréaient spontanément. Les filles faisaient le ménage, s'occupaient de la logistique, alors que les gars dirigeaient les réunions », raconte Martine Poulin, membre du comité femmes de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSE), qui réunit près de 30 000 étudiants des réseaux collégial et universitaire.

Pratiquement disparus, de nombreux comités femmes sont revenus au cours de la dernière année. « Souvent, ils répondent d'abord à un besoin d'espaces non mixtes. À chaque congrès de l'ASSE, on réserve un moment pour un caucus femmes. Il y a des femmes que je ne vois parler qu'en réunion non mixte », poursuit Martine Poulin.

En 2005, les jeunes femmes éprouvent encore ce besoin? « Au fond, c'est comme dans les années 70. Les filles commencent par militer dans des organisations mixtes, comme un groupe antimondialisation ou un



« Je me suis retrouvée à l'exécutif de mon association étudiante, à me faire dire que j'étais trop agressive. » — Anna Kruzynski

groupe contre la guerre. Elles éprouvent après le besoin de discuter entre elles», explique Anna Kruzynski, féministe radicale et aujourd'hui professeure adjointe à l'École de travail social de l'Université de Montréal. Très active au sein des groupes citoyens, altermondialistes et féministes, elle a travaillé à la constitution, en 2000, du comité femmes de SalAMI (opposé à l'Accord multilatéral sur l'investissement), les SalamiElles, devenu par la suite Némésis, un collectif féministe radical qui n'existe plus aujourd'hui.

Depuis les années 1990, les manifestations antimondialisation ont représenté un espace clé de politisation des jeunes. « Pour beaucoup d'entre nous, il s'agissait de nos premières expériences féministes. Cette lutte nous a fait réfléchir à l'impact de la mondialisation néolibérale et des accords de libre-échange sur les femmes. Nous avons aussi remis en question nos façons de militer. Ces réflexions nous ont amenées à nous identifier comme féministes radicales... et anarchistes », continue Anna Kruzynski. La situation aurait évolué dans le bon sens, se réjouit-elle : « Au dernier Salon du livre anarchiste, je participais à un atelier sur le sexisme dans nos groupes. La salle était pleine, et la moitié était des gars. Je n'aurais jamais vu ça il y

a cinq ans. Aussi, des collectifs de gars contre le patriarcat sont nés à Montréal et à Québec. Ils ont une analyse profémiste pour réfléchir et pour changer les comportements. C'est nouveau. »

Pourtant, peu de jeunes femmes se définissent spontanément comme féministes. « Quand j'étais étudiante à l'université en 1994, je n'étais pas féministe, avoue Anna Kruzynski. Je pensais que j'avais les mêmes possibilités que les gars. Je me suis retrouvée à l'exécutif de mon association étudiante, à me faire dire que j'étais trop agressive, trop dans la confrontation. Une autre féministe m'a aidée à constater que ce n'était pas moi le problème, mais plutôt le fait que j'étais une femme avec des comportements de gars. Après ce jour-là, j'ai vu le monde autrement. »

Le sexisme serait moins flagrant, plus subtil. « J'ai l'impression qu'on devient féministe quand ça nous affecte personnellement », dit Anna Kruzynski. Un point de vue que partage Laure Waridel, présidente de l'organisme Équiterre et militante environnementale bien connue. « J'ai 32 ans. Pour les femmes de ma génération, c'est facile de croire que l'égalité entre les hommes et les femmes est gagnée, qu'on a les mêmes chances. Jusqu'à ce qu'on ait des enfants ! » s'exclame-t-elle.

Elle déplore que le féminisme soit perçu comme une lutte dépassée ou alors purement économique. « On s'entend généralement sur le fait que les femmes mono-

parentales vivent dans les conditions les plus précaires, ou contre la violence faite aux femmes. Le féminisme est plus qu'économique. Il représente une vision du monde », ajoute Laure Waridel en invoquant les écoféministes. « Ce mouvement réunit le mouvement écologique, dans lequel il y a beaucoup d'hommes, et le mouvement féministe, qui a grandement réfléchi sur le rapport à la terre, sur la relation entre l'humain et l'environnement. »

Sans avoir choisi de militer spécifiquement pour la cause féministe, Laure Waridel n'hésite pas : « Bien sûr, je suis féministe, c'est un devoir de solidarité pour les femmes d'ici et pour les femmes ailleurs dans le monde. » Elle croit que globalement les enjeux féministes ne sont pas suffisamment pris en considération dans le discours et les événements internationaux altermondialistes. « Même si les causes ne s'opposent pas, des pacifistes aux environnementalistes, chaque mouvement a sa liste des priorités. C'est pourquoi la présence des féministes est tellement importante », soutient-elle.

Comme des centaines de jeunes chaque année, Jacinthe Guin a choisi la coopération internationale. Partie à 20 ans, elle a travaillé pendant plus de deux ans au comité national de la Marche mondiale des femmes du Burkina Faso. Elle en est revenue transformée.

« Quand tu nais femme au Burkina Faso, tu es considérée comme une étrangère dans ta famille, car tu vas la quitter pour te marier. Dans la famille de ton mari, tu restes une étrangère aussi. Travailler avec les femmes burkinabé m'a fait comprendre que je n'avais pas vraiment vécu de discrimination ici. »

Ce constat ne l'empêche pas de penser que le féminisme est toujours pertinent, mais elle dit vouloir le vivre dans sa vie personnelle plutôt que d'adhérer à un groupe organisé. « Je le vis très simplement, je n'ai jamais juré allégeance à personne ni à aucun groupe. Quand je vois des gens qui travaillent selon mes valeurs, je vais mettre la main à la pâte. »

Laure Waridel insiste aussi sur l'importance du privé dans la remise en question des valeurs qui dominent actuellement. Loin de vouloir le reprocher aux féministes, elle a le sentiment que, si la place des femmes sur le marché du travail est relativement gagnée, la valorisation de l'éducation des enfants et du rôle de parent est loin d'être avancée. Mère de deux enfants, elle a décidé de ne travailler qu'à temps partiel. « Comme si, pour être épanouie, il fallait absolument être ultra-performante sur le marché du travail ! Je pense aujourd'hui qu'avoir des enfants, c'est une activité militante. Choisir d'avoir des enfants, c'est choisir de poursuivre l'humanité. Comment peux-tu la poursuivre si tu n'as pas de temps à lui donner ? »

Barbara Legault

est responsable de la mobilisation à la Fédération des femmes du Québec (FFQ). Féministe impliquée dans plusieurs groupes anarchistes et



© Équiterre

« Je pense aujourd'hui qu'avoir des enfants, c'est une activité militante. » — Laure Waridel

altermondialistes, elle dresse un portrait assez positif de leurs pratiques internes: « Au niveau international, je ne sais pas. Mais dans les groupes d'ici, je dirais que ça va bien! Les préoccupations d'égalité, de démocratie directe et de pouvoir horizontal sont très présentes, beaucoup plus que dans des organisations plus traditionnelles comme les syndicats ou dans le mouvement communautaire et populaire. »

Le féminisme des jeunes s'incarne donc surtout dans les mouvements politiquement contestataires. « Honnêtement, je ne pense pas qu'il y ait un mouvement de jeunes féministes au Québec en ce moment. Il existe un réseau qui apprend à se connaître », enchaîne Barbara Legault.

En 2003, le comité jeunes de la FFQ se lançait dans un grand projet de rassemblement: S'unir pour être rebelles. Barbara Legault travaillait à l'organisation de l'événement, qui a réuni près de 200 jeunes femmes venant d'un peu partout au Québec: « Nous voulions nous rencontrer, apprendre à nous connaître et échanger sur notre vision des luttes qu'on mène chacune de notre côté. » L'une des activités menées lors du rassemblement consistait, pour les participantes, à décrire l'histoire récente du mouvement des jeunes féministes québécoises. « Une série d'événements qui sont souvent oubliés par le fleuve de l'information de masse, et très peu mentionnés dans les écrits féministes les plus diffusés... » souligne-t-elle.

« **A**pprendre, connaître et diffuser l'histoire et la contribution du mouvement des femmes, c'est fondamental », renchérit Sandrine Ricci, présidente du Centre des femmes de l'UQAM depuis 2003 et étudiante à la maîtrise en communication interculturelle, internationale et développement. Elle se présente comme une femme « à la fois dans l'action et la réflexion ». Ainsi, elle siège au comité du Y des Femmes sur la sexualisation précoce des petites filles, un phénomène qui la préoccupe tout particulièrement.

Formatrice interculturelle pour le Collectif des femmes immigrantes du Québec, Sandrine Ricci partira cette année pour le Rwanda. Son mémoire porte sur le viol comme stratégie de guerre et sur les séquelles qu'il laisse dans la reconstruction identitaire de femmes immigrantes au Québec. « C'est très important pour moi d'arrimer la réflexion théorique et le travail de terrain. Il y a des féminismes, le mouvement est riche et diversifié. Des collectifs anarchistes aux groupes plus institutionnels, il faut documenter les pratiques, innover et travailler au cadre théorique du féminisme », dit-elle. À l'école primaire comme à l'université, il faut enseigner les réalisations des femmes, faire lire leurs œuvres. « Par exemple, présenter la Révolution tranquille et l'éveil de l'identité nationale québécoise en évacuant les liens très serrés tissés avec le mouvement de libération des femmes est une aberration! » s'exclame-t-elle.

Au quotidien, Sandrine Ricci admet qu'elle doit apprendre à gérer son indignation. « Ce ne sont pas les sujets de colère qui manquent! Heureusement que des moments de joie existent, quand tu as l'impression de contribuer à faire avancer les choses. »

Le désir de laisser une marque animait aussi les membres de Némésis, qui ont mis en ligne leurs archives sur le site <antipatriarcat.org>. « Nous voulions rendre accessibles nos écrits et nos outils. Pour que tout ne soit pas perdu », dit Anna Kruzynski. Plus que des archives,

le portail regroupe six collectifs féministes et propose une section de nouvelles régulières. « Nous, les filles de Némésis, ne ressentions plus le besoin de nous réunir entre nous. Nous continuons toutes à militer, mais dans des milieux différents », poursuit-elle.

Pour sa part, Anna Kruzynski a choisi de militer dans son quartier, Pointe-Saint-Charles, à Montréal. « Je sentais une limite à l'organisation, basée uniquement sur l'identité femme, dit-elle. Je suis arrivée à la conclusion que, si on veut vraiment changer le monde, il faut agir sur notre territoire géographique. J'amène tout ce que j'ai appris dans le mouvement féministe et j'essaie de le mettre en pratique dans un collectif libertaire, la Pointe libertaire. J'ai l'impression que les collectifs non mixtes sont nécessaires, mais ne doivent pas durer des années. Leur richesse, c'est leur côté fluide et éphémère. »

Alors, les jeunes féministes? Barbara Legault, comme d'autres, souhaite qu'on dépasse la question de la « relève ». « Nous ne nous voyons pas comme une relève. Reprendre le flambeau pour assurer la pérennité du mouvement, c'est beau, mais il faut accepter que ça provoque des transformations au sein des organisations et des remises en question très fertiles pour le mouvement des femmes. »

Les jeunes femmes bouleversent les discours dominants. Et c'est heureux. Comme le chante Mara Tremblay dans *Grande est la vie*: « Regarder fièrement nos accomplissements / Humainement dans la paix, harmonieusement / Apprendre constamment, enjoliver chaque instant / De douceurs, de pétilllements, choisir d'aller vers l'avant. » Elles nous y convient.

ANNE-MARIE BRUNELLE, ex-éditrice du magazine *Recto Verso*, est journaliste pigiste et a collaboré entre autres à l'émission *Indicatif présent*, à la radio de Radio-Canada.

« Je ne pense pas qu'il y ait un mouvement de jeunes féministes au Québec en ce moment. Il existe un réseau qui apprend à se connaître. »
— Barbara Legault

« Ce ne sont pas les sujets de colère qui manquent! Heureusement que des moments de joie existent. »
— Sandrine Ricci



© Fédération des femmes du Québec